Genève au musée Rath

Autor(en): **Pianzola, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **27 (1981)**

Heft 5

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848505

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

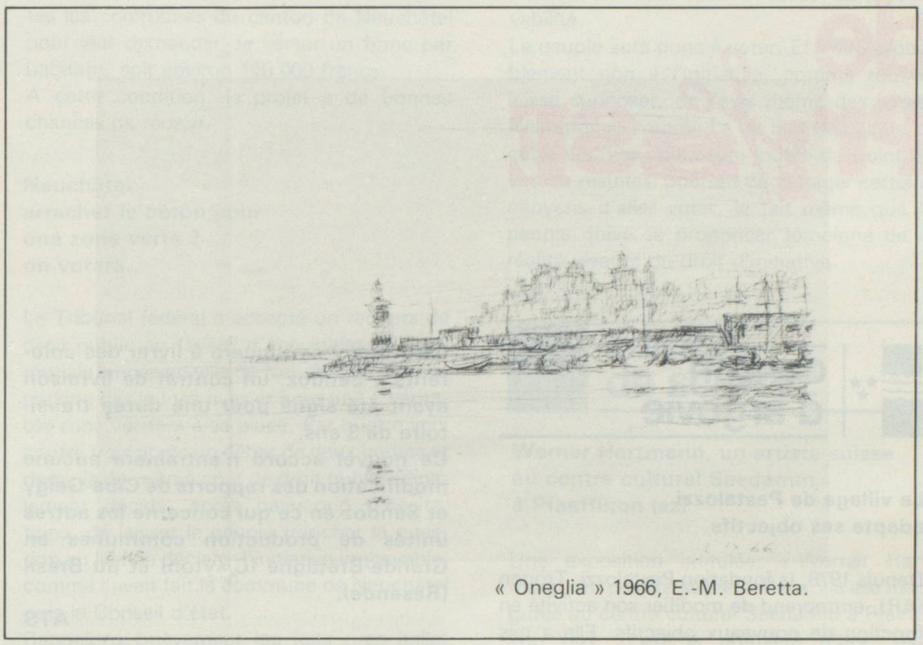
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GENÈVE AU MUSÉE Rath



« Oneglia » 1966, E.-M. Beretta.

Beretta, la fascination de la lumière.

Emilio Maria Beretta, peintre lombard, Tessinois qui a travaillé à Genève et à Paris. Emilio Maria Beretta, homme amical, curieux des autres, de leurs joies et de leurs peines, cultivé, disert, parlant comme personne de cette Lombardie et de ce Tessin qu'il connaissait dans la somptuosité de leurs peintres et de leurs architectes, mais aussi dans le détail des maisons de pierre au bord du torrent Maggia et des oratoires anonymes, on voudrait dire spontanés, dans les clairières à l'herbe rase au fond des bois de châtaigniers. On aurait aimé le connaître toujours mieux, profiter de lui, voyager là-bas en sa compagnie. Mais il est parti en 1974.

C'est bien de ne s'être pas contenté de la traditionnelle préface officielle et d'avoir rassemblé des textes d'une dizaine de ses amis et admirateurs dans le catalogue publié pour l'exposition d'avril dernier au musée Rath qui sera présentée cet été à la Malpensata de Lugano : on l'imagine, souriant, leur servant à boire dans sa maison de Troinex.On entend Piero Bianconi : « frappé par la variété, voire l'universalité de ses intérêts : bien que peintre avant tout, on aurait pu l'imaginer tout autant écrivain, musicien, homme de théâtre »,et Georges Hugnet répondant : « Son imagination est essentiellement tendresse », tandis que Franco Russoli tenterait à son habitude une synthèse fraternelle : « Il nous a légué les chroniques imagées des *Fêtes galantes* d'un illuministe qui ne refuserait pas le rêve ».

Les couleurs de la ville.

Beretta a passé sa vie de peintre à méditer et à travailler sur la lumière, à essayer de la passer au filtre de sa connaissance et de ses amours. Cela donne une œuvre qui se déroule en méandres, plus légère, plus aquarellée que fortement peinte, une sorte de film où l'on verrait l'Ariane nue de son *Bacchus et Ariane,* peint avant 1937, assise sur la passerelle cubiste de Passy dans la lumière crépusculaire de cette toile parisienne, datée de vingt ans plus tard, à propos de laquelle il écrivait dans un texte que cite Jean M. Marquis : « Je suis en train de faire un grand paysage de Paris, avec un pont métallique et, derrière, la ville. J'en ai fait un dessin, et je le mets en couleurs, m'inspirant de la tonalité qui est, à cette époque de l'année très intéressante : ciel noir et sulfureux masse des maisons très *fuori fuoco.* Je cherche à mettre les couleurs de la ville en évitant d'aller sur place faire des notations chromatiques ».

Pari tenu.

L'après-guerre est en effet la période qui poussa Beretta à se lancer sans plus d'œillades à ses maîtres et à se laisser aller au baroquisme galant de son *Hommage à Severini (1946* opposant l'apparence blafarde de Pierrot et de Colombine à la masse sombre, au premier plan, d'une guitare nocturne, *Chiggiogna* (1967) ; c'est la nostalgie d'une chapelle accueillant l'offrande païenne des fruits de l'automne ; *les deux éventails* (1968) enfin, brillent sourdement comme le symbole de la fête passée, plumes d'autruche ambiguës, monde frelaté, apparemment impossible à peindre, dernier pari presque tenu...

On aimerait que ces œuvres et quelques autres aussi expressives soient à la Malpensata, lors de l'exposition tessinoise de cet été, mieux présentées qu'elles ne le sont au musée Rath, dans un accrochage plus sobre où l'on ne voudrait pas tout montrer, mais plutôt créer un rythme léger, joyeux et digne à la fois, comme celui qui se déchiffre au Grand Théâtre où l'on voit, simplement les maquettes des derniers décors contruits pour l'opéra par Beretta.

Maurice Pianzola *

* Journal de Genève et gazette de Lausanne février 1981.